Document généré le 23 avr. 2024 06:48

Bulletin d'histoire politique

Les humoristes de l'industrie dans le printemps érable

Robert Aird

Volume 22, numéro 3, printemps–été 2014

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1024159ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1024159ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Association québécoise d'histoire politique
VLB éditeur

ISSN

1201-0421 (imprimé)
1929-7653 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Aird, R. (2014). Les humoristes de l'industrie dans le printemps érable. *Bulletin d'histoire politique*, *22*(3), 253–264. https://doi.org/10.7202/1024159ar

Tous droits réservés © Association québécoise d'histoire politique et VLB Éditeur, 2014

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les humoristes de l'industrie dans le printemps érable

Robert Aird
Historien

Au printemps 2012, le Québec et particulièrement la ville de Montréal ont eu les yeux et les oreilles tournés vers la pire crise et la plus longue grève étudiante de son histoire, déclenchées après l'adoption d'une hausse des frais de scolarité à l'université de 75 % par le gouvernement libéral qui croulait sous les accusations de collusion et de favoritisme. La province était divisée, les chroniqueurs médiatiques déchaînés, les démagogues assis à la première loge pour partager leur réflexion profonde, la gauche et la droite poussées à cran, les griffes sorties, prêtes à en découdre. Les réseaux sociaux comme Twitter fourmillaient de commentaires et d'invectives, les clips vidéos, les « mèmes », les montages photos et les caricatures se multipliaient et tous devaient avoir une opinion sur le sujet. Malgré le sérieux de l'enjeu, l'humour, ou plus exactement la dérision, ont joué leur rôle traditionnel d'instrument et d'arme politique et sociale.

Un événement humoristique historique

Nous nous sommes donc attachés au contenu des discours des humoristes qui ont abordé les enjeux soulevés pendant le printemps érable. Plus précisément, nous avons choisi d'étudier le gala de la CHI. Pardonnez le curieux acronyme qui signifie la Coalition des Humoristes Indignés. Rappelons qu'il s'agissait d'un gala-bénéfice pour la clinique juridique Juripop[1] présenté le 18 juin 2012 au Théâtre St-Denis, à Montréal. Officiellement, il s'agissait d'un gala pour contester la Loi 78 et soutenir les étudiants dans son opposition à celle-ci.

L'intérêt de prendre ce gala comme étude de cas est qu'il concerne un événement populaire, humoristique de surcroît, organisé par une grande entreprise privée, le Groupe Rozon (Juste pour rire), dans un contexte économique libéral et qui a pour cible le gouvernement en place. Il paraît, à

première vue, contredire l'idée répandue que les humoristes de l'industrie du rire doivent forcément répondre aux impératifs du marché et que leur discours est, depuis les années 1980, en grande partie circonscrit à la sphère privée et intime ou complètement dépolitisé[2]. En effet, devant un conflit qui a tant divisé les Québécois, on se serait plutôt attendu à ce que les humoristes de l'industrie du rire évitent de prendre position sur le sujet, un peu comme avec la question de l'indépendance du Québec, afin de ne pas diviser leur public. Ces humoristes prenaient un risque de perdre une partie de celui-ci, particulièrement les humoristes visant un large public comme Mario Jean et François Massicotte qui ont d'ailleurs essuyé des reproches agressifs. Guillaume Wagner a notamment reçu des menaces et des agressions verbales. Comme il l'a souligné, le public québécois considère souvent les humoristes comme des amis. « Or dès que l'ami ne pense pas comme lui, le public se sent trahi[3]. » La journaliste Nathalie Petrowski vise juste en remarquant que « Maintenir un équilibre entre ses convictions personnelles et ce que l'on veut communiquer comme message au public est un exercice périlleux pour bien des humoristes, surtout les plus connus[4]. »

Face au conflit étudiant le plus long de l'histoire, on a occulté que le gala de la CHI est également un événement historique. Le passé québécois ne contient rien de vraiment comparable. On n'observe aucun spectacle humoristique de cette envergure organisé et présenté précisément comme une opposition ouverte contre une loi et son gouvernement. De l'avis de Louise Richer, directrice de l'École nationale de l'humour, rarement a-t-on vu un spectacle à l'humour si engagé et politique dans l'industrie du rire au Québec, rien non plus d'aussi cinglant[5]. Aucun gouvernement québécois n'a obtenu cet indigne honneur. Pensons-y : une grande entreprise, Juste pour rire, subventionnée par l'État québécois, produit un spectacle engagé pour une cause politique contre le gouvernement québécois dans la grande salle du Théâtre Saint-Denis en rassemblant la crème des humoristes de l'industrie du rire. De plus, il fut d'une durée de…trois heures et quarante minutes ! Ce qui fait dire à son organisateur, Daniel Thibault : « 3 h 40 de show, ce qui est absolument anti-humour, mais le public a tenu sans broncher jusqu'à la fin. L'ambiance était électrique et c'est ce que les humoristes ont ressenti. Je me souviens de Daniel Lemire affirmant qu'il se sentait comme lors de ses premiers galas Juste pour rire[6]. »

Ce gala ne manque donc pas de soulever des questions. Comment interpréter cet événement et l'implication des humoristes ? Quel sens peut-on lui attribuer ? Que disent-ils ? De quoi se moquent-ils ? Quels sujets abordent-ils ? L'humour étant un reflet du contexte dans lequel il évolue[7], que nous révèle-t-il du printemps érable ? Cette implication de quelques humoristes nous a amené à pousser la réflexion sur l'humour engagé au sein de la démocratie libérale et sur deux fonctions à première

vue contradictoires de l'humour politique qui sont objet de réflexion et de débats : agit-il comme un agent dissident ou simplement comme exutoire collectif ?[8]

Les cibles du gala de la CHI

Notre hypothèse concernant le contenu des numéros des humoristes était qu'il abordait particulièrement les sujets périphériques que soulevaient la crise étudiante plutôt que ses enjeux fondamentaux, soit l'éducation, l'accessibilité aux études supérieures, la gratuité et les frais de scolarité, la gestion et le financement des universités, ainsi que la façon de financer l'éducation. L'écoute du gala a confirmé sans aucun doute possible cette hypothèse[9]. Presque tout tourne autour de ces enjeux : la liberté d'expression, la liberté de manifester, la liberté d'association, la répression policière, le traitement médiatique, la corruption et l'incompétence présumées du gouvernement libéral et de Jean Charest, ainsi que d'autres sujets reliés à l'actualité comme la qualité de nos routes et de nos ponts. L'observateur remarquera aussi que les enjeux, fondamentaux ou non de cette crise, sont surtout abordés à la surface. Il faut rappeler que nous sommes dans l'humour populaire et non dans l'éditorial, la chronique ou le manifeste militant.

En fait, lorsque l'humoriste aborde les enjeux principaux de la grève étudiante, il le fait généralement en l'associant aux défaillances suggérées du gouvernement ou du système politique et économique. Par exemple, l'animateur de la soirée, François Bellefeuille, ressort l'argument comme quoi la hausse des frais de scolarité représenterait 50 cents par jour pour un étudiant : « Moi aussi je suis bon en math et j'ai calculé que la corruption coûte beaucoup plus cher à tout le monde. »

Concernant la hausse, François Massicotte effleure le sujet dans le but de lancer une boutade : « Les étudiants en droit devraient payer plus, parce qu'une fois avocat, ils vont faire payer les autres le restant de leur vie. » L'intervention de Guy Nantel sur le sujet écorche au passage l'industrie de l'humour et Gilbert Rozon. En s'adressant à Jean-François Mercier qui attend dans les coulisses, il lui demande : « T'es vend combien tes tickets ? 65 piasses chaque ? Penses-tu vraiment que ton public cible c'est des étudiants qui n'ont pas les moyens de subir une hausse de 200 piasses en dedans d'un an ? Comme Gilbert Rozon m'a dit, si tu veux améliorer ton sort en tant qu'artiste, prends pour le gouvernement, c'est eux autres qui nous subventionnent à coup de millions. »

Mercier succède à Nantel en questionnant la distribution des richesses. D'entrée de jeu, il admet ne pas avoir de position tranchée en faveur ou non de la hausse, mais il trouve curieux que l'État n'ait pas d'argent pour garder le gel, mais en trouve « pour payer des policiers frapper les étudiants. »

Il donne ensuite une série d'exemples : pas d'argent pour la santé, achat de F-38, pas pour les pauvres, mais fond illimité pour la guerre, argent pour l'industrie automobile, mais pas pour construire de nouveaux ponts et rénover les routes. Il rappelle la lourdeur des taxes, mais l'absence d'argent.

Mario Jean aborde davantage les véritables enjeux de la grève étudiante. Il entre sur scène dans son costume de mascotte. Il souligne l'importance des études en racontant que sa mère a passé sa vie à travailler dans une roulotte à patate : « Est morte steamée. » Il s'interroge sur la qualité de nos routes, alors que l'on a vu des étudiants, dont le régime alimentaire est surtout constitué de « kraft dinner » dit-il, « arracher des bouts d'asphalte. » Finalement, il ridiculise la peur du terrorisme, en souhaitant que les terroristes choisissent pour cible le stade olympique, et les dépenses gigantesques pour le combattre, alors que l'argent manque pour les écoles. Pas besoin des terroristes, puisque nos infrastructures s'écroulent d'elles-mêmes à cause de notre propre négligence, ironise-t-il.

Laurent Paquin vient présenter une chanson et se moque de ceux qui relativisent la hausse des frais de scolarité en la divisant en journée : « Calcule-la en heure ou en minute pis ça devient des peanuts. » Le duo Sexe Illégal souligne qu'« on aimerait ça scolariser, mais c'est rendu ben trop cher. »

Les blagues concernant les enjeux fondamentaux de la grève s'arrêtent à peu près là. Il y a bien Emmanuel Bilodeau qui effleure ceux-ci en personnifiant un politicien très cynique, profiteur, corrompu, méprisant envers les simples citoyens, symbole du politicien néolibéral et qui tient un discours décousu dans un verbiage incongru révélant sa bêtise et son absence de sens moral. D'autres humoristes ont participé au gala de la CHI : Louis T fait un tour d'actualité sans toucher au conflit étudiant, ainsi que Daniel Lemire et Claudine Mercier qui poursuivent dans la même veine, mais en attaquant plus précisément le gouvernement libéral et Charest, la répression policière, les gaz de schiste, ainsi que les chroniqueurs Stéphane Gendron et Richard Martineau en faveur de la hausse. André Sauvé réfléchit sur le temps et l'attente, Mike Ward sur la liberté d'expression et la rectitude politique et Martin Petit fait un monologue sur la richesse et l'argent, s'indignant « qu'un pourcent reste assis sur une pile d'argent et paye le gouvernement pour rester assis dessus. »

Maxim Martin s'exprime sur scène avec un ton agressif, revendicateur et même violent en encourageant les étudiants à persévérer dans leur lutte. Il raille sa génération X qui autrefois écoutait du Nirvana, mais qui accepte maintenant tout sans broncher dans « leurs belles pantoufles, occupée à regarder les pétasses à fausses boules d'*Occupation double*. » Pour ceux qui se plaignent des manifestations, il affirme plutôt qu'« il n'y en a pas assez » et que c'est « notre devoir » comme citoyen de les soutenir :

« Vous nous avez ouvert la porte, faut passer dedans […] Pis si y faut, on ressort la guillotine pis quand ils vont arriver pour nous arrêter, parce qu'on a la tête de Charest sur un bâton d'hockey, on se fera des shooters de lave-glace pis on plaidera la folie passagère[10]. »

Des facteurs circonstanciels ?

Comment expliquer la mobilisation des humoristes et ce gala à haute teneur politique et au contenu caustique, si la loi des cotes d'écoute règne et que le discours des humoristes est prétendument circonscrit à la sphère privée et intime ? D'abord, il faut reconnaître qu'on ne peut plus affirmer sans nuance que les humoristes ne sont pas engagés ou politiques, le Québec comptant un bon nombre d'entre eux qui touchent à la critique politique et sociale, depuis les dernières années[11]. Mais surtout, cette coalition des humoristes, de même que la manifestation monstre du 22 mars (entre 100 000-200 000 manifestants), celle du Jour de la terre du 24 avril (250 000) et les soirées de casserole, ont traduit en fait un ras-le-bol général et une crise de confiance symptomatiques de la fin d'un régime. Plusieurs journalistes politiques l'ont par ailleurs relevé, notamment Josée Legault :

> En fait, cette colère, elle monte sourdement contre le gouvernement Charest depuis 2009 alors que s'accumulaient déjà des d'allégations de collusion, de corruption et de copinage, lesquelles n'ont jamais cessé depuis.
>
> Ce vent, c'est cette colère maintenant décuplée par l'adoption de la loi 78 dont le but politique réel était de restreindre les libertés les plus fondamentales des Québécois : celles d'expression, d'association et de réunion pacifique. Une colère qui n'en revient pas des arrestations massives de la dernière semaine[12].

C'est sous cet angle qu'il faut considérer la mobilisation des humoristes. Toutefois, la crise étudiante et la crise de confiance envers le régime libéral furent aussi une occasion d'exprimer une opposition peut-être plus profonde : « Les oreilles de Jean Charest mais aussi des banquiers et des présidents de pétrolières ont dû siffler, ce lundi soir. […] le spectacle de la Coalition des humoristes indignés organisé en soutien aux étudiants québécois en grève a tapé très fort sur le premier ministre libéral et sur le néolibéralisme en général[13]. »

Quoi qu'il en soit, il est nécessaire de rappeler que la mobilisation des humoristes était bien provoquée par la Loi 78. À l'égard des revendications étudiantes, les opinions étaient plus nuancées. Des étudiantes féministes qui fustigeaient le gala, arguant que plusieurs humoristes participants étaient sexistes, n'ont d'ailleurs pas manqué de le faire remarquer :

> la CHI n'a jamais pris position en faveur du mouvement étudiant. Daniel Thibault, un des cerveaux à la source du spectacle, dans son entrevue à *Medium Large*, rappelait

> judicieusement que la seule et unique cause d'indignation des humoristes était la loi 78, qui muselait la liberté d'expression. Les humoristes s'indignaient donc tout simplement que leur précieux droit de tout dire à tout moment et n'importe comment soit entaché[14].

Le gala de la CHI était-il donc une mobilisation motivée par des intérêts égoïstes ou corporatifs d'humoristes de l'industrie du rire ? Ce serait tout de même omettre que plusieurs humoristes ont clairement exprimé leur appui aux revendications estudiantines et prenaient un risque de s'aliéner une partie de leur public. De plus, l'opposition des humoristes à la Loi 78 se présentait comme un support tacite à la grève étudiante. Finalement, il faut souligner que sur un écran géant situé dans le fond de la scène, des slogans tirés des manifs apparaissaient entre les changements de prestations, comme « On veut étudier, on veut pas s'endetter ». Le spectacle s'est ouvert sur la vidéo *Super Mario Br'Hausse*[15], un pastiche du jeu vidéo *Mario Bros* dans lequel les libéraux et quelques figures médiatiques sont carrément éliminés. L'appui aux étudiants était donc bien visible.

L'industrie du rire : la fin de l'humour subversif ?

Il reste que ce gala produit par Juste pour rire suscite un questionnement sur l'humour engagé de l'industrie du rire. En effet, Gilbert Rozon, le grand patron du Groupe Rozon, producteur du spectacle, n'a jamais caché son opposition aux revendications étudiantes. Pourtant, celle-ci n'a pas empêché ses sœurs, Luce et Lucie[16], de monter ce spectacle sous l'impulsion de Daniel Thibault. L'animateur du gala, François Bellefeuille, qui fait une sorte de sondage auprès de son public, dit même : « Je porte le carré rouge, j'aurais aimé mieux aller voir un gala cet été, mais j'ai peur que Gilbert ne me laisse pas entrer. » Il faut rappeler que Gilbert Rozon avait été très actif sur *Twitter* pendant le conflit. Il aime bien prendre la parole et il n'est pas reconnu pour sa langue de bois. Ses déclarations lui ont attiré son lot d'insultes et provoqué quelques dégâts et dommages collatéraux. Gilbert Rozon se mettait à dos une partie importante du public qui alimente sa propre entreprise, la veille du Festival Juste pour rire. Le gala de la CHI tombait à point pour racheter son image rattachée à celle de l'entreprise, bien qu'il n'ait pas été conçu dans ce but. On peut, en effet, supposer que pour JPR, comme entreprise culturelle évoluant dans une société libérale, il demeure important d'envoyer le message que son patron a ses propres opinions, mais qu'elles ne viennent en rien entraver la liberté de parole des humoristes qui peuvent donc l'exercer sur la scène de Juste pour rire.

Lors du gala de clôture des 30 ans du Festival, Gilbert Rozon et Léo Bureau-Blouin[17] ont valsé ensemble. Rozon, portant un déguisement mélangeant l'esthétique des *Black Blocs* et d'*Anonymous*, deux expressions critiques qui s'en prennent aux symboles du capitalisme et du pouvoir

étatique, Bureau-Blouin déguisé en policier antiémeute, le corps policier impliqué dans la répression physique des manifestants. « L'intensité politique du conflit est ainsi récupérée et annihilée par un grand rire réconciliateur. Cette valse au sommet remet tout dans l'ordre : l'élite de la consommation humoristique et la relève politique dite pragmatique et responsable – aussi critiques puissent-elles paraître par moments – travaillent bien main dans la main, sur une même scène[18]. »

Aurait-on assisté à une incroyable démonstration de récupération du système libéral et capitaliste qui aurait le pouvoir d'absorber toute manifestation de dissidence ? Alfred Sauvy affirme que la démocratie libérale possède la faculté « d'absorber ses ennemis[19] ». Elle récupère et s'approprie les manifestations de révolte. La liberté d'expression, valeur fondamentale de la société libérale, fait que la critique, même agressive, joue le jeu démocratique. Comme l'affirme Sauvy, « lutter selon certaines règles, c'est déjà entrer dans le jeu ; c'est quelque peu collaborer[20]. » Ce qui permet donc aux humoristes de se moquer de Gilbert Rozon dans un spectacle produit par sa propre entreprise. Celle-ci, subventionnée par l'État, peut organiser un gala contre la politique d'un gouvernement. On peut évidemment se réjouir de cet espace de liberté. Seulement, on serait dans une société où le pouvoir est hégémonique, ce qui suppose que s'y opposer ne peut se faire qu'en étant du même coup récupéré par lui. Un peu comme Michael Moore qui fait un documentaire anticapitaliste produit par la multinationale Warner qui y perçoit bien son avantage et son profit.

Selon certains, comme l'historien George Minois, le rire est devenu une simple marchandise au même titre que n'importe quel produit de consommation[21]. Comme Gilles Lipovetsky[22], Minois parle de « l'obsession et de la marchandisation du rire vide qui marginalisent les gens refusant de rigoler pour tout et pour rien, tout le temps[23]. » Dans un tel contexte, le comique subversif et iconoclaste s'estomperait au profit d'un humour au service de la rentabilité marchande, un comique devenu un argument de vente qui n'est plus une fin en soi et qui reste rattaché à la logique économique. Comme l'observe Jérôme Cotte, « l'humoriste contemporain ne prendrait plus le risque de s'opposer intégralement au pouvoir, choisissant plutôt la critique encadrée qui, en bout de ligne, profite à ce qu'il semble dénoncer[24]. » Mais est-ce vraiment nouveau et propre à notre époque ? Pour soutenir cette affirmation, il faudrait démontrer qu'autrefois, l'ensemble des humoristes s'opposaient intégralement au pouvoir. Il est permis d'en douter, mais cette question déborde largement le cadre de ce texte.

Nous ne pensons pas non plus que l'humour soit vide. Certes, le discours humoristique se caractérise parfois par une certaine vacuité, ce qui, évidemment, ne lui est pas exclusif. Suffit d'ouvrir le téléviseur pour risquer de sombrer dans un vide abyssal, drôle ou tragique. Mais les

humoristes indignés viennent effacer cette sensation du vide de belles façons. De plus, pour paraphraser Maurice Lever qui traite des confréries burlesques médiévales, l'humour est un spectacle et se consomme comme tel sans pour autant cesser de signifier[25]. L'humour codifié, érigé en système, n'est pas nécessairement assujetti à la fatalité idéologique de son époque. Et même s'il s'exerce dans une démocratie libérale et capitaliste, son langage ne se trouve nullement affaibli. C'est ce qu'illustre le gala de la CHI.

L'humour : exutoire et soupape

Lorsqu'on analyse les manifestations humoristiques de dissidence, il faut aussi tenir compte de la dimension cathartique. Daniel Thibault a d'ailleurs souligné à propos du gala de la CHI que « dans tous les spectacles dans lesquels j'ai été impliqué, ç'a été certainement le plus cathartique ! Les gens avaient besoin de sortir le méchant en riant et ça paraissait[26]. » Arnaud Mercier rappelle que la notion de catharsis est « associée à l'idée de libération de l'agressivité » et « permet de souligner l'ambiguïté qui peut être associée à l'expression de la dérision » qui est perçue « comme un moyen de laisser s'exprimer l'inconscient, de faire jaillir le refoulé pour mieux supporter les frustrations que cela implique[27]. »

Quoi qu'il en soit, l'effet de l'humour politique serait paradoxal. Selon Alfred Sauvy, l'humour sert à désamorcer les hostilités. En nous mettant l'espace d'un instant en situation de supériorité face au pouvoir, l'humour procure les moments d'évasion nécessaire qui « nous aide à nous replonger dans la prison de l'ordre établi[28] ». La dérision permet d'exprimer sous une forme tolérable une agressivité, des frustrations, une colère ou une violence contenue, refoulée par les individus. On dit que le rire est parfois libérateur. Or il peut être libérateur au point d'enrayer la révolte. La fonction de la satire politique demeure donc ambiguë, paradoxale : « elle ridiculise l'adversaire, mais en même temps elle désamorce les crises et peut ainsi contribuer à la tolérance des abus[29]. » Le rire vient neutraliser une critique libérée par la satire.

Le philosophe Simon Critchley semble contredire cette façon de concevoir le rire[30]. Critchley s'inspire du deuxième texte de Freud sur l'humour publié en 1927, après avoir développé sa seconde topique (le surmoi, le moi et le ça). Avec l'humour, le surmoi trouve le moi ridicule, mais pas de manière à le tyranniser. Cet antidépresseur, l'humour, n'agit pas comme un prozac en engourdissant le moi. Il lui permet plutôt de continuer à tendre vers ce qu'il voudrait réaliser en le libérant par le rire des embûches empêchant l'atteinte d'un idéal. Cela permet donc de penser que l'humour n'a pas le rôle de diminuer ou de dissoudre la critique. Il permet plutôt de continuer à agir politiquement et de manière éthique

vers un certain idéal social tout en sachant que cet idéal est toujours « à-venir ». Le moi continue alors de s'impliquer politiquement pour réaliser l'« impossible » sans pour autant tomber dans l'auto-lacération ou le cynisme / nihilisme.

Les humoristes jouent donc une fonction sociale portant sur le pouvoir de défoulement par l'extériorisation de la tension, afin de rendre les situations réelles et vécues moins anxiogènes. Les événements du printemps 2012 peuvent faire penser au journaliste et humoriste Napoléon Aubin qui tenait un journal pendant les rébellions de 1837-38, *Le Fantasque*. S'il se moquait allégrement de l'oligarchie britannique et qu'il véhiculait des idées républicaines, il affirmait lui-même que son journal satirique avait contribué à faire éviter aux gens de la ville de Québec un soulèvement armé comme dans la région de Montréal. Son humour aurait donc joué un rôle de régulateur pacifique. Aubin a utilisé l'humour pour conscientiser ses lecteurs aux injustices coloniales tout en canalisant les tensions agressives dans un besoin collectif de rire. Est-ce que les humoristes traitant du conflit étudiant ont aussi joué un peu ce rôle, consciemment ou non ?

Il est évidemment difficile de mesurer l'impact de l'implication des humoristes à ce conflit, mais il nous paraît marginal. En effet, au gala de la CHI, on peut prétendre que les humoristes ont prêché devant un public de convertis. À l'émission radio *Médium large*, Daniel Thibault a toutefois souligné l'importance de la position publique des humoristes qui a une résonance plus large sur la société[31]. Difficile de mesurer cette résonance, mais comment ne pas rappeler que le Parti libéral est arrivé bon deuxième aux élections de la fin de l'été 2012, malgré le sentiment d'injustice partagé entre certains humoristes et leur public ? Ce serait peut-être accorder trop d'importance aux humoristes de penser qu'ils peuvent réellement changer la donne.

On peut penser que le rire sert de toute façon de soupape de sûreté, mais il arrive que les soupapes ne soient pas suffisantes. La Révolution française a été précédée d'un siècle de ricanement dans les élites contre les valeurs et les institutions[32]. Il semblerait que la dérision généralisée de la France du XVIIIe siècle a rongé les assises du pouvoir. La catharsis sociale de la comédie satirique d'Aristophane contre la démocratie athénienne n'a pas été entièrement efficace, puisque l'on compte deux révolutions oligarchiques (-411 et -404)[33]. Est-ce qu'on en serait là ? Assisterait-on à un préambule de bouleversements politiques, sociaux et économiques ? On peut en douter, le redouter ou l'espérer ! Peu importe, même si l'humour est conçu comme un exutoire cautionnant bien involontairement le maintien d'un ordre, il peut aussi jouer un rôle émancipateur[34], s'inscrivant dans un mouvement de changement et traduisant la volonté collective de sortir de sa condition jugée injuste ou oppressante. Le groupe d'humoristes

Les Cyniques, véritables révolutionnaires tranquilles, demeure un exemple éloquent et difficilement contestable[35].

En fait, l'humour comme arme politique et sociale redoutable et sans équivoque se trouvait dans les rues, sur les affiches où l'on pouvait lire que Jacques Villeneuve appuyait le mouvement étudiant parce qu'il chante comme une casserole. Sans rien enlever ici aux humoristes indignés, bien au contraire. À une époque où tant de penseurs et d'intellectuels reprochent la vacuité du discours humoristique, on ne peut qu'approuver leur soutien à une cause, à leur engagement et le gala de la CHI était un spectacle d'humour engagé, à la fois drôle, libre et décapant. Mais l'humour d'une société qui abonde de bouffons certifiés et professionnels confine trop souvent le citoyen à un rôle de spectateur et non de participant. Le spectacle d'humour comme le sport professionnel apparaît trop souvent comme la bonne vieille recette du pain et des jeux des empereurs pour détourner les Romains des problèmes et des injustices de la Cité. En devenant un instrument employé par les étudiants en lutte, la dérision a joué ici son véritable rôle émancipatoire sans être absorbée, récupérée par la logique du marché ou encadrée par le pouvoir étatique ou mercantile. Ce qui ne l'a pas empêché de conserver son caractère de détente. Dans la rue, Anarchopanda venait détendre l'atmosphère, désamorcer les tensions entre policiers et manifestants. Peu importe l'époque et le lieu, l'humour politique engagé est un instrument de résistance, de contestation, de revendication et en même temps de défoulement, d'exutoire. Nelly Feuerhahn est l'auteur d'une formule fabuleuse pour situer l'humour politique : l'humour politique, c'est « l'impossible révolte et l'intolérable soumission[36]. »

Notes et références

1. La Clinique juridique Juripop propose des services juridiques gratuits ou à coûts très modiques aux personnes exclues de l'aide juridique gouvernementale, mais qui sont dans l'incapacité financière de payer pour la défense de leurs droits.
2. Pour plus de détails sur le rôle de l'humoriste inséré dans la « logique » du marché et du capitalisme, ainsi que sur le discours axé sur des thèmes associés à la sphère privée et intime, voir Marie Mazalto, *L'humour comme facteur d'identité collective : le cas du Québec*, Mémoire de Maîtrise (sociologie), UQAM, 1994, et, plus récemment, Robert Aird, *Histoire politique du comique*, Montréal, VLB éditeur, 2010. En France, le philosophe François L'Yvonnet tient un discours lapidaire envers les humoristes professionnels dans son court essai *Homo Comicus ou l'intégrisme de la rigolade*, Paris, Mille et Une Nuits, 2012.
3. Propos recueilli par Nathalie Petrowski, « L'humour en temps de crise », *La Presse*, 12 mai 2012.
4. *Ibid*.
5. Entrevue avec Louise Richer accordée à l'auteur, le 6 décembre 2013, à l'ÉNH. Nous parlons bien de spectacles de l'industrie du rire. Nous excluons donc

par cette affirmation ce qui précède son avènement (les années 1980), ainsi que les spectacles qui évoluent en dehors de son giron comme ceux des Zapartistes et les revues d'actualité annuelles du Théâtre du Rideau vert.

6. Entrevue avec Daniel Thibault accordée à l'auteur, le 5 décembre 2013.
7. Voir la thèse développée par Robert Aird, *L'histoire de l'humour au Québec, de 1945 à nos jours*, Montréal, VLB éditeur, 2004.
8. Voir notamment Amandine Regamey, *Prolétaires de tous pays, excusez moi ! Dérision et politique dans le monde soviétique*, Paris, Buchet Chastel, 2007. L'auteure présente une réflexion riche sur ces blagues qui reposent à la fois sur un humour de résistance et un humour qui permettrait de perpétuer l'ordre en place. Au Québec, les travaux de la professeure Catherine Côté de l'Université Sherbrooke portent notamment sur cette question. Voir Catherine Côté, « L'humour politique : une double fonction sociale », conférence dans le cadre du Colloque *L'humour comme la continuation de la politique par d'autres moyens*, UQAM, mars 2013.
9. Nous avons fait sensiblement le même constat avec les autres productions des humoristes professionnels pendant le printemps 2012 (clips web de l'ancien Bleu poudre, Ghislain Taschereau, d'Adib Alkhalidey et de Guillaume Wagner, de Guy Nantel, l'émission *Infoman*, les tweets de quelques humoristes) qui devraient toutefois faire l'objet d'une autre étude. Le sentier est vaste, puisqu'il faudrait aussi penser aux multiples caricatures, entre autres choses. Il faut également mentionner que des humoristes critiquaient les étudiants en grève, notamment Alex Perron.
10. Maxim Martin fait référence à la disculpation de Guy Turcotte qui a assassiné ses enfants.
11. Voir pour plus détails, Robert Aird, *Histoire politique du comique*…
12. Josée Legault, « Et c'est reparti », *Voir*, 27 mai 2012.
13. Éric Clément, « Coalition des humoristes indignés : c'était la fête de Charest », *La Presse*, 18 juin 2012.
14. « Des féministes étudiantes rétablissent les faits sur la coalition des humoristes indignés », *L'Axe du mad* (laxedumad. wordpress. com), 3 juillet 2012. Ce groupe féministe, le comité femmes GGI, accuse aussi l'ensemble des humoristes de bâtir leur carrière sur de l'humour dégradant et leur lance une série d'injures : hétérocentrisme, homophobie, classisme, âgisme, racisme et racisation. Daniel Thibault répliquera dans son blog du journal *Voir*, le 22 juin 2012 : « […] Ceux qui généralisent en traitant les humoristes de racistes, de sexistes et d'homophobes sont des tatas. Ces tatas, d'après ce que j'ai appris, sont au nombre de 5. Ce sont des tatas crinqués, mais dans le grand schème des choses, c'est pas beaucoup de tatas. »
15. Texte et co-réalisation de Daniel Thibault, Pascal Barriault et Jérôme Larouche. Animation de Jérôme Larouche. En ligne sur youtube. com.
16. Nous tenons par ailleurs à remercier Luce et Lucie Rozon de nous avoir donné une copie de l'enregistrement du spectacle.
17. Aujourd'hui député du Parti québécois, Léo Bureau-Blouin était président de la Fédération étudiante collégiale du Québec (FECQ) lors du conflit étudiant.
18. Jérôme Cotte, « Humour et émancipation », *Relations*, numéro 761, décembre 2012, p. 14

19. Alfred Sauvy, *Humour et politique*, Paris, Calmann-Lévy, 1979, p. 27
20. *Ibid*.
21. Voir George Minois, *Histoire du rire et de la dérision*, Paris, Fayard.
22. Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essai sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.
23. Jérôme Cotte, *L'humour et le rire comme outils politiques d'émancipation ?*, Université du Québec à Montréal, mémoire de maîtrise (science politique), janvier 2012, p. 22.
24. Jérôme Cotte, « Humour et émancipation »…, p. 15
25. Voir Maurice Lever, *Le sceptre et la marotte. L'histoire des fous de cour*, Paris, Hachette, 1985.
26. Entrevue avec Daniel Thibault accordée à l'auteur, le 5 décembre 2013.
27. Arnaud Mercier, « Introduction. Pouvoirs de la dérision, dérision des pouvoirs », *Hermès,* 29, 2001, p. 13.
28. Alfred Sauvy, *op. cit*.
29. George Minois, *op. cit*., p. 442
30. À propos de Simon Critchley, nous reprenons la réflexion de Jérôme Cotte, lors de sa conférence sur les théories de l'humour, en introduction du colloque *L'humour sans dessus dessous*, le 26 novembre 2013, Agora Hydro-Québec, pavillon Cœur des Sciences de l'UQAM.
31. Émission du 15 juin 2012.
32. Voir Antoine de Baecque, *Les éclats du rire. La culture des rieurs au XVIIIe siècle*, Paris, Calmann-Lévy, 2000.
33. Ces révolutions furent cependant un échec. Voir Audrey Sabit, « Le théâtre d'Aristophane et la dérision de la démocratie », *Hermès,* 29, 2001, p. 103-111.
34. Jérôme Cotte souligne que l'émancipation est le mouvement conscient pour se libérer des griffes de la domination. Elle cherche à ébranler le caractère oppressant du statu quo et donne à penser que les choses peuvent être différentes.
35. Voir Robert Aird et Lucie Joubert (dir.), *Les Cyniques, le rire de la Révolution tranquille*, Anthologie suivie de sept études, Montréal, Triptyque, 2013.
36. Nelly Feuerhahn, *Humour et politique : le pouvoir au risque du rire*, Paris, Presses universitaires de Vincennes, 1994, p. 5.